

LE PARIS-SAINT-GERMAIN DANS LE FOOTBALL FRANÇAIS ET EUROPEEN

Paul Dietschy
Université de Franche-Comté

Introduction :

Les activités sportives et corporelles ont un lien ancien avec la ville et le château de Saint-Germain puisque, dans la seconde moitié du XVII^e siècle, Jacques II Stuart, adoucissait l'amertume de l'exil en pratiquant le « jeu des rois et le roi des jeux », le jeu de paume.

La transition pourra vous paraître un peu artificielle, voire anachronique, dans la mesure où il est sans doute difficile de comparer l'un des grands jeux de l'ancienne France, pour reprendre les mots du diplomate français Jean-Jules Jusserand¹, avec le football, un sport moderne codifié et formalisé dans l'Angleterre victorienne. Toutefois, ayant travaillé et continuant à travailler sur des deux pratiques corporelles, je crois pouvoir y distinguer au moins trois points communs :

- Celui, tout d'abord, de réunir dans une même passion non exempte de desseins politiques plus ou moins bien cachés, hommes d'Etat, classes dirigeantes et couches populaires.
- Le deuxième serait leur capacité de drainer et de brasser des sommes

d'argent respectables, au point que l'on pourrait peut-être parler à leur propos d'économie sportive, celle des tripots tenus par les maîtres-paumiers aux XVI^e et au XVII^e siècles ou celle du foot-business d'aujourd'hui.

- Enfin, paume et football sont avant tout des spectacles de la ville, inscrits dans l'espace urbain et dans l'un des temps de ses habitants, celui de loisirs.

Dans cette optique, l'évocation de la paume et surtout du football doit nous servir de prétexte à l'aborder dans ses liens avec l'histoire politique, économique, sociale et culturelle.

Le Paris SG peut se prêter à ce projet même s'il appartient, *stricto sensu*, à ce que les chercheurs appellent l'histoire immédiate, un champ d'investigation aux limites du journalisme, s'appuyant sur la sociologie ou la science politique. En effet, le club a 31 ans, puisqu'il a été fondé en 1970. On remontera toutefois, pour les besoins de la démonstration, un petit peu plus loin dans le temps. Le PSG n'est-il pas, d'ailleurs, l'héritier du Stade Saint-Germain créé, lui en 1904 !

WE *are* FOOTBALL

Cultures _ mémoires _ histoire ● *association*

N'ayant pas fait de recherches d'archives sur le PSG, je ne dispose pas de matériau de première main sur le club, même si l'on peut trouver sur internet ses résultats financiers certifiés par un commissaire aux comptes.

Outre le fait d'avoir fréquenté, épisodiquement, le Parc des Princes depuis presque 25 ans, et d'avoir consacré l'essentiel de mes travaux de recherche au ballon rond, je me suis appuyé, entre autres, sur les écrits d'Alfred Wahl, professeur d'histoire à l'université de Metzⁱⁱ, sur ceux du sociologue Patrick Mignon, dont les éditions Odile Jacob ont publié un ouvrage appelé *Passion Football*ⁱⁱⁱ et sur le PSG, un travail de compilation minutieux de Thierry Berthou, intitulé *Histoire du Paris Saint-Germain Football-Club (1904-1998)* datant de 1998^{iv}. L'auteur qui se présente comme un supporter, ce qui pose quelques limites à l'ouvrage, a le mérite de tenir une chronique en 500 pages de la vie sportive, sociale et financière du club de football.

Ayant payé rapidement ma dette envers ces historiens, je vais vous soumettre maintenant le fil conducteur qui sera le mien cet après-midi, ou tout du moins une petite partie, rassurez-vous.

Partant de la conviction que j'ai exposée tout à l'heure, à savoir que le sport a une signification et une portée qui dépassent

largement les préjugés que l'on peut concevoir à son encontre, j'essaierai d'expliquer la réussite de ce club qui, parti d'un pari lancé à la fin des années 60 de construire un grand club de football, a pleinement rempli ses objectifs. En effet, le PSG a remporté entre autres, comme le rapporte fièrement la page « Palmarès » de son site internet, deux titres de champion de France, cinq coupes de France et une coupe d'Europe^v. Il fait aussi partie d'un organisme plus ou moins formel au nom pompeux de G 14 réunissant les « grands » d'Europe, autrement dit un lobby cherchant à défendre leurs intérêts auprès de l'UEFA, l'Union Européenne de Football Association.

Ce chemin parcouru qui a été et reste semé d'embûches, ne peut être expliqué si l'on ne renvoie pas à la place du sport, en général, du football, en particulier dans la société française et la région parisienne au XX^e siècle. Il ne peut être compris qu'en le mettant en rapport avec les mutations des structures économiques françaises, depuis la fin des Trente Glorieuses et le triomphe de la Tertiarisation. Il renvoie aussi à des questions sociales et notamment des questions d'identité qui, depuis la fin provisoire sans doute des idéologies, deviennent centrales dans l'évolution des sociétés industrialisées,

comme dans celles des pays en voie de développement.

On relira donc l'histoire du Paris Saint-Germain en expliquant tout d'abord sa naissance par un échec, celui des clubs parisiens et une crise, celle du football français. On verra ensuite que sous la présidence de Daniel Hechter, puis Francis Borelli, le club a réussi sa greffe, puis son enracinement dans l'espace parisien et francilien, non sans contradictions toutefois, et, enfin, on pourra se demander si à l'école des grands clubs européens, en clair à l'école des Real de Madrid et autres Milan AC, le club n'a pas inventé une tradition d'excellence sportive, pour réemployer et un peu déformer l'expression de l'historien anglais Eric Hobsbawm, l'« *invented tradition* »^{vi}.

I- La naissance du Paris Saint-Germain ou l'échec du football professionnel dans la région parisienne ?

Le contexte sportif qui préside à la naissance du PSG fut plutôt difficile. Le football français était à son plus bas niveau depuis, peut-être, les années 20. La Coupe du Monde en Suède et l'équipe des Kopa, Piantoni, Fontaine alimentaient déjà la nostalgie. Certes, les bleus s'étaient qualifiés pour la CM 1966 disputée en Angleterre, mais ils avaient été éliminés sans gloire au premier tour. Et le déclin, voire

la décadence rongait le sport n° 1 de l'hexagone : le 6 novembre 1968, l'équipe de France avait été battue par de modestes amateurs norvégiens 1 à 0 à Strasbourg et se voyaient privés du *Mundial* mexicain de 1970. Quelques mois plus tard, les Français étaient balayés à Londres par l'Angleterre, ce qui faisait titrer au supplément de *L'Equipe*, *Football-Magazine* du 19 mars 1969 : « Wembley-Waterloo ».

Le sélectionneur Georges Boulogne appelé pour relancer l'équipe, décida de s'appuyer sur de jeunes espoirs et le développement de la formation, dont les résultats tangibles ne se firent sentir qu'à partir de 1976, c'est-à-dire à partir de la génération de Michel Platini.

Les clubs français n'étaient pas en reste puisqu'ils étaient régulièrement éliminés dans les premiers tours des Coupes d'Europe. Les équipes allemandes, britanniques, italiennes, hollandaises ou portugaises surclassaient aisément les meilleurs clubs hexagonaux d'alors, les Saint-Etienne, Marseille ou Bordeaux. La même saison, en effet, Saint-Etienne avait été écrasé par le Celtic de Glasgow, sur le score sans appel de quatre buts à zéro lors du match retour du premier tour de la Coupe des Champions, l'actuelle Champion's League^{vii} ; Bordeaux n'avait pas fait mieux, puisque les Girondins avaient aussi dû descendre dès la première station de la

WE *are* FOOTBALL

Cultures _ mémoires _ histoire ● *association*

Coupe des vainqueurs de Coupes qui formaient alors, avec la compétition précédemment citée et la coupe de l'UEFA, la Trinité sportive des amateurs de football en Europe. Ils avaient été vaincus trois à zéro par les Allemands de Cologne qui avaient facilement remonté le faible désavantage, 2 à 1, concédé au stade municipal de Bordeaux.

Si, au vu des résultats, l'état du football français faisait davantage penser à la Bérésina qu'à Austerlitz, pour continuer à filer la métaphore historique de *L'Equipe*, la situation de ses finances et de son organisation ne valait guère mieux. En effet, le secrétaire d'Etat auprès du Premier Ministre chargé de la jeunesse et des sports, Joseph Comiti, confia, trois ans plus tard en 1972, à un jeune auditeur au conseiller d'Etat, la mission de préparer un rapport sur, je cite « certaines difficultés actuelles du football français ». Ce jeune haut-fonctionnaire, fraîchement émoulu de l'ENA qui avait pour mission de se pencher sur les désastres du football français et ses malheurs financiers, n'était autre que Philippe Séguin, grand passionné de football. La consultation du rapport^{viii}, montre que celui-ci faisait le tour des difficultés du football français, du statut professionnel des joueurs, aux subventions municipales, en passant par l'analyse des affluences dans les stades. S'il désignait comme problème majeur, le manque

de sérieux et de professionnalisme dans la direction des clubs, mêlant méthode digne des patronages, comptes opaques et financements publics, P. Séguin n'en concluait pas moins sur une note optimiste : « C'est en rationalisant sa gestion financière que le football se donnera les moyens de mener à bien la tâche qui lui est dévolue. [...] C'est à cette seule condition que le professionnalisme est viable. Surtout les clubs doivent offrir aux clubs la possibilité de participer toujours plus efficacement à l'initiation sportive, au dégagement des talents, à l'animation d'une ville et d'une région^{ix}. »

On pourra reconnaître là quelques grands traits de la politique sportive post-gaullienne^x, on pourra aussi y voir aussi les défis qui attendaient le petit dernier du football français, à savoir le PSG.

En effet, le football parisien ne connaissait pas non plus la grande forme au début des années 70. Pourtant, bien que le premier club de football créé en France l'ait été au Havre en 1872, par les employés des sociétés de commerce et de transport britanniques implantée dans le port normand, c'est à Paris que l'on doit rechercher le vrai berceau du football français.

La création du Havre Athletic Club fut suivie en 1879 par celle du Paris FC dont les activités cessèrent cependant rapidement ; malgré tout,

WE *are* FOOTBALL

Cultures _ mémoires _ histoire ● *association*

en 1894, un premier championnat de France fut mis sur pied, réunissant 6 équipes parisiennes. Parmi les clubs qui réussirent à développer une activité pérenne, on retrouve en particulier la section football du Racing Club de France (né en novembre 1885) ainsi que le Red Star à Saint-Ouen, dont l'un des principaux dirigeants était Jules Rimet, futur président de la Fédération Internationale de Football Association FIFA de 1921 à 1954. Le football poussa aussi plus loin dans des banlieues moins touchées par l'industrialisation, comme Versailles et Saint-Germain-en Laye. C'est en 1904, l'année même de la création de la FIFA que le Stade Saint-Germain naquit, comme nous l'avons rappelé en introduction.

Cependant, jusqu'à la fin des années 60, ce n'est pas lui qui tint le haut du pavé à Paris.

Ce fut d'abord le Racing Club de Paris : il était soutenu par un mécène, à l'instar d'un Edoardo Agnelli pour la Juventus de Turin ou Jean-Pierre Peugeot pour le FC Sochaux. Il s'appelait Jean-Bernard Lévy et joua un grand rôle dans l'adoption du professionnalisme en France en 1932, avant de devenir un dirigeant comblé en 1936 lorsque le Racing obtint le doublé Coupe-championnat.

Malheureusement, le président des Racingmen mourut pour la France le 16 mai 1940, tué par un shrapnel en Belgique. Si le

Racing connut à nouveau des heures de gloire dans les années 40, avec une coupe de France remportée en 1949, son déclin commença dans la décennie suivante. Relégué en 1964, sans financement, il abandonna son statut professionnel pendant la saison 1965-66 devant 372 spectateurs^{xi}. Les autres clubs qui eurent leur heure de gloire dans l'entre-deux-guerres comme le Stade Français ou le Red Star ne se montraient guère plus fringants. Le Stade Français déclara forfait en pleine saison de deuxième division, alors que le Red Star se traînait en queue de peloton de la première division, quand il ne faisait pas l'ascenseur avec la catégorie inférieure.

Le PSG ne naissait donc pas sous les meilleurs auspices... En fait, outre les difficultés structurelles du football français, les acteurs de sa création devaient faire face à deux handicaps propres à Paris et à l'Hexagone. D'une part la France, pour reprendre Philippe Seguin n'était alors qu'un pays « moyennement sportif », où la tradition dualiste et cartésienne, ne valorisait pas les exercices corporels, même si les Français se montraient plus éclectiques que leurs voisins (voir leur engouement pour le rugby par exemple) et donc moyens, voire médiocres dans toutes les disciplines sportives ; d'autre part, le sport à Paris était avant tout, depuis le

WE *are* FOOTBALL

Cultures _ mémoires _ histoire ● *association*

début du siècle, un spectacle qui se devait d'être brillant et donc valoriser les vedettes, les artistes. Le Racing avait fait les frais de cette situation : son public n'était pas composé de supporters, mais plutôt de spectateurs payant pour voir un spectacle de qualité et le faisant vite savoir aux malheureux footballeurs, qui, le temps d'un après-midi, n'étaient pas au meilleur de leur forme. D'ailleurs, les Racingmen avaient gagné de la foule parisienne le chaleureux surnom de « pingouins »...

C'était une situation inédite en Europe, si on la compare à Londres, à Rome, Glasgow, Madrid^{xii}. Depuis le début du XX^e siècle, dans ces capitales et métropoles européennes, le succès des clubs de football ne reposaient pas tant sur le spectacle qu'ils proposaient mais plutôt sur le fait que ces sociétés sportives étaient porteuses d'identités, de « traditions inventées » pour reprendre une nouvelle fois Eric Hobsbawm, qui permettaient à une partie de la population, en grande partie masculine il est vrai, population nouvellement arrivée ou subissant l'expansion et les transformations rapides de l'espace urbain, de retrouver des repères, des lieux de sociabilité où se fondre en se retrouvant entre soi. La légende sportive basée sur des compétitions régulières, commençant en septembre pour finir en mai,

donnait l'illusion d'une certaine permanence temporelle, dans des espaces urbains en rapide évolution. Si les joueurs pouvaient partir, le club, les compétitions gardaient leur permanence en tant qu'institutions et composantes à part entière de la vie urbaine.

Ce fut l'une des clés du succès du football à Londres où existent toujours une dizaine de clubs professionnels, enracinés dans un quartier, un milieu social particulier et incarnant ainsi l'identité sociale d'une partie de la population. On peut citer le cas du club de West Ham, étudié par l'historien américain Charles Korr, qui, fondé en 1895 par un industriel propriétaire des chantiers de la Tamise, a longtemps été le représentant du Londres populaire, celui des Docks et de l'East End^{xiii}.

Rien de tel à Paris, comme l'a montré ou le montre, encore, l'exemple du Red Star à Saint-Ouen qui aurait pu être le grand club de la classe ouvrière, ou du moins, le porte-étendard des classes populaires de la Seine-Saint-Denis^{xiv}.

II- Le Paris Saint-Germain de 1970 à 1991 : enracinement et contradictions

La fondation du PSG illustra bien cette exception « culturelle » française et parisienne et explique en grande partie les succès et les

WE *are* FOOTBALL

Cultures _ mémoires _ histoire ● *association*

échecs des vingt premières années de vie du club qui nous intéresse.

Devant les mésaventures du ballon rond dans la capitale, la FFF organisa en février 1969 une consultation auprès des Parisiens. La question, le référendum était alors à la mode, se voulait sans ambiguïté : « Voulez-vous un grand club à Paris ? » Ce fut un oui triomphal qui l'emporta avec 66 000 réponses positives. De là, naquit le projet du Paris FC, pas encore PSG, mené par Guy Crescent, PDG de Calberson et Pierre-Etienne Guyot vice-président du Racing-Club de France. Il reçut une large adhésion populaire puisqu'une souscription, lancée en février 1970, permit de recueillir, auprès de 17 400 personnes, 842 000 francs, somme qui en tenant compte de l'inflation aurait tout juste permis aujourd'hui de régler un mois de salaire (charges comprises) d'un attaquant ayant récemment quitté le camp des Loges...

Cependant, ce que l'on peut retenir, c'était plus la volonté de voir du bon football à Paris grâce à la création *ex-nihilo* d'un club de haut niveau, accueillant lui-même grands de France et d'Europe, que celle de défendre, devant des dizaines de provinciaux exilés à Paris, une hypothétique identité parisienne ou encore saint-germanoise.

Que devenait dans cette affaire le Stade Saint-Germain ? Il avait progressivement gravi les

échelons et obtenu son billet pour la deuxième division à la fin de la saison 1969-1970. En fait, son insertion dans le projet Paris FC, s'expliquait par les conditions de la mise en œuvre de cette entreprise. Le « grand club » parisien n'existait que sur le papier. Il ne disposait ni de joueurs, ni d'encadrement, ni de terrains, lui fallait vampiriser, en quelque sorte, un club organisé et disposant d'infrastructures, même si ce terme était un peu fort pour parler du camp des Loges. Ce fut donc le Stade-Saint-Germain, dont le président Henri Patrelle laissa la place au tandem Guyot et Crescent, qui donna en quelque sorte son enveloppe corporelle, lors de la fusion de mai 1970.

Le Paris-Saint-Germain était né ; comme la cocarde de la Révolution des droits de l'homme, ses couleurs étaient le bleu et le rouge, celles de la ville de Paris, et le blanc, celle de Saint-Germain-en-Laye, cité royale. Toutefois, jusqu'en 1973, la couleur essentielle fut le rouge du maillot. La tenue actuelle faite de bande verticale rouge et bleu et d'un liseré blanc étant l'oeuvre du couturier Daniel Hechter dont on reparlera bientôt.

Le club put donc débiter la saison 1970-71 dans le championnat national, nouvelle mouture de la deuxième division qui venait d'être refondue, en engageant, notamment,

WE *are* FOOTBALL

Cultures _ mémoires _ histoire ● *association*

Jean Djorkaeff arrière latéral de l'équipe de France et père du fameux Yuri.

Les premiers temps du PSG furent relativement chaotiques. Si au bout de la saison 70/71, le club remporta le championnat national et obtint son billet pour la première division, s'il parvint à s'y maintenir la saison suivante, il n'en connut pas moins la première crise de son histoire. Les dirigeants du Paris FC, Crescent et Guyot, firent sécession : ils décidèrent de rejoindre, avec la section professionnelle, le CA Montreuil. Banlieue rouge contre banlieue aisée et donc base populaire, a priori assuré, même si le PSG jouait alors à Saint-Ouen. Ils avaient aussi négocié une subvention du Conseil de Paris de plus de 800 000 F contre une dénomination exclusivement parisienne... En tout cas le PSG faillit disparaître dès 1972, de même que le sujet de cette conférence.

Le Paris FC continua sa route en première division, cahin-caha jusqu'à la fin des années 70. Il proposait un niveau de jeu indigent, malgré quelques joueurs talentueux comme Huck ou Beltramini, et pratiquait des tarifs battant toute concurrence : 5 à 10 F la place... dans un Parc des Princes le plus souvent vide.

Le PSG survécut malgré tout au divorce sans consentement mutuel qu'il venait de subir. Adoptant le statut amateur, il put repartir, en

s'appuyant sur l'équipe réserve jouant en troisième division, grâce à l'acharnement du président de feu le Stade Saint-Germain, Henri Patrelle et de l'aide du maire de la ville natale de Louis XIV, Jean Chastang.

Comme nous l'avons dit, le Stade Saint-Germain était un club amateur solide, doté de bons entraîneurs et éducateurs, ce qui lui permit de remonter en deuxième division en 1973. Cependant, le retour au professionnalisme nécessitait des moyens financiers très supérieurs à ceux que pouvaient engager H. Patrelle. Il fallait donc un mécène ou du moins une équipe de dirigeants capables de trouver des financements. Ce fut fait, en juin 1973, lorsque Daniel Hechter reprit la direction du club. Le nom est dans le football français controversé, en raison de l'affaire de la double billetterie qui lui coûta son bannissement temporaire du football professionnel.

Cependant, si l'on prend un peu de recul, on peut considérer qu'il était en phase avec les transformations économiques et sociales que connaissaient la France et la région parisienne. Tout d'abord, du fait de la structure du capitalisme français, de l'importance prise par le secteur public à la Libération et non remis en cause, voire accentué par le Gaullisme triomphant, les grandes entreprises ne pouvaient décemment investir dans le football,

WE *are* FOOTBALL

Cultures _ mémoires _ histoire ● *association*

activité d'un faible niveau et encore peu porteuse. A la limite, des entreprises dynamiques liées à l'Etat par les commandes d'armement comme Matra, pouvait soutenir la compétition automobile pour se faire un nom et afficher la compétitivité technologique de la France. Ce fut le pari réussi de Jean-Luc Lagardère, avant qu'il ne se laisse séduire par le ballon rond.^{xv}.

Par conséquent, le soutien financier ne pouvait venir que de secteurs nouveaux issus des nouvelles habitudes de consommation et de l'ère des « choses », pour paraphraser Georges Pérec, ici le prêt-à-porter et la publicité. D. Hechter n'arrivait pas tout seul : il emmenait entre autres avec lui Francis Borelli, patron textile fondateur de l'enseigne *Fil à Fil* et, un peu plus tard Bernard Brochant, publicitaire. D'une certaine manière, Hechter reprenait la tradition de l'entre-deux-guerres, celle du football exhibition, spectacle, mais en l'adaptant aux temps nouveaux. Ainsi, le PSG rompait avec une certaine tradition ouvriériste du football français que l'on trouvait à Saint-Etienne, Lens ou Valenciennes, qui était savamment entretenue par une grande dynastie industrielle comme la famille Peugeot, avec le FC Sochaux. Il ne s'agissait plus de mouiller le maillot, d'être sur le terrain une métaphore de l'organisation scientifique

du travail et de la productivité, il fallait briller. On ne risquait pas d'entendre crier, dans les travées populaires, le cri vengeur « A la mine », on risquait seulement d'être ignorés ou au pire tournés en ridicule.

On peut aussi évoquer un PSG pied-noir, dont le supporter n. 1 était Enrico Macias et dont un certain nombre de dirigeants faisaient partie des rapatriés d'Afrique du Nord, comme Francis Borelli natif de Sousse en Tunisie. Cet aspect folklorique, on se souvient du président du PSG embrassant la pelouse du Parc lors de la première Coupe de France remportée par le PSG en 1982, n'est pas à négliger : il renvoie d'abord à l'importance pris par le sport et le football en Afrique du Nord à la veille de la décolonisation. Ainsi, la consultation des dossiers des pays africains aux archives de la FIFA, permet d'affirmer que l'Algérie était de loin le pays accédant à l'indépendance le plus développé sur le plan du football au début des années 60, avec plusieurs dizaines de milliers de pratiquants^{xvi}. On pourrait rappeler aussi l'amour que portait au ballon rond l'Oranais Camus, ou encore le « Marocain » Just Fontaine, le recordman des buts marqués en Coupe du Monde.

Il n'est d'ailleurs pas fortuit que le premier entraîneur choisi par Hechter ait été ce même Fontaine ou que la première grande vedette du PSG fût l'Algérien Mustapha Dahleb.

WE *are* FOOTBALL

Cultures _ mémoires _ histoire ● *association*

De plus, le dynamisme des dirigeants, leur culot correspondaient à celui des entrepreneurs pieds-noirs qui s'étaient lancés dans la confection dans les années 60 dans le quartier du Sentier à Paris.

En tout cas, avec Daniel Hechter et son équipe, le PSG monta dès la fin de saison 1973-1974 en première division en battant en matches de barrage Valenciennes, alors même que le Paris FC était une première fois rétrogradé en deuxième division. Depuis, le PSG est l'un des rares clubs français avec Metz et Nantes à avoir assuré son constant maintien parmi l'élite.

Ce furent alors les années d'enracinement sous la présidence de Daniel Hechter de 1974 à janvier 1978, puis de Francis Borelli qui dirigea le club jusqu'en mai 1991. Sous la direction de ce dernier, le PSG devint l'un des grands clubs français et remporta la Coupe de France en 1982 et 1983, le championnat de France en 1986.

Outre le dynamisme de ses dirigeants, ces premiers succès peuvent être expliqués par le renouveau du football français. La politique de formation initiée par Georges Boulogne à la fin des années 60, portait ses premiers fruits. Le PSG lui-même ouvrit un centre de formation et acquit dans de petits clubs de jeunes joueurs, comme le jeune milieu de terrain Luis Fernandez, déniché dans le petit club de la

banlieue lyonnaise, Saint-Priest, en 1978. De plus, le spectacle football était porté par les exploits de Saint-Etienne en coupe d'Europe et le renouveau de l'équipe de France de Platini qui se qualifia à trois phases finales de coupe du Monde successives et remporta le championnat d'Europe en 1984. Le PSG bénéficie de ce printemps du football français en recrutant d'anciens verts comme Larqué, Bathenay, Janvion ou Rocheteau ou en comptant dans ses rangs des cadres de l'équipe de France tels que Joël Bats ou Luis Fernandez.

Cependant, les succès restaient fragiles. Le PSG n'attirait pas encore la grande foule dans les années 80, les moyennes maximales annuelles par match atteignaient 25 000 spectateurs, alors que la fin de la décennie vit une érosion des affluences, plus que 16 000 personnes par match^{xvii}. De plus, malgré des efforts faits en faveur des jeunes à la fin des années 70, la majorité des personnes qui venaient au Parc des Princes restaient des spectateurs, quand ils ne prenaient pas partie pour l'équipe visiteuse. Les matchs que disputait l'AS Saint-Etienne à Paris, par exemple, transformaient le Parc des Princes en chaudron vert ! Lorsque Bastia se déplaçait dans la capitale, la forte colonie corse continentale se retrouvait Porte de Saint-Cloud pour encourager une équipe qui avait

réussi l'exploit d'atteindre la finale de la coupe de l'UEFA en 1978.

Le PSG ne servait encore de support à aucune véritable identité. Certes des supporters se sont organisés. Ils reprennent la tradition anglaise, comme l'explique bien Patrick Mignon^{xviii}. Dans les années 60, la tradition ouvriériste s'était progressivement érodée dans les stades anglais. Alors qu'auparavant les tribunes populaires réunissaient amateurs de tous âges, la rénovation des stades, le baby boom et sa conséquence, l'émergence de la « culture jeune », transformaient les supporters en bande de jeunes, mus par des valeurs mêlant révolte et hédonisme, dans la pratique d'une violence concertée, réfléchie. Le modèle était celui des supporters de Manchester United (Red Army) ou de ceux du Liverpool qui se réunissaient dans une tribune surnommée Kop, du nom d'une colline qui fut le théâtre d'une bataille de la guerre des Boers.

Au début des années 80, naquit donc, par effet d'imitation, le Kop de la tribune Boulogne. Une frange de ces irréductibles était composée de skinheads qui venaient au stade essentiellement pour prendre à partie les spectateurs d'origine africaine à la fin du match... Ce furent les mêmes individus qui, en octobre 1983, provoquèrent de graves incidents après la venue de la Juventus de

Turin. Même si leurs agissements ne pouvaient être comparés à la folie meurtrière des supporters de Liverpool, ils renforçaient le problème identitaire du PSG.

L'autre contradiction résidait dans la fragilité financière du club qui dépendait des subventions de la ville de Paris, plus de trente millions de francs, des rentrées au guichet et de la fidélité des sponsors comme RTL. Le PSG ne pouvait pas s'appuyer sur une grande entreprise qui en aurait fait l'un de ses vecteurs de communication. C'était déjà le cas en Italie, où la Juventus faisait désormais partie du groupe FIAT, le club de Parme se développait grâce à la multinationale de l'agroalimentaire PARMALAT et à Paris même avec le Matra-Racing. Dans ces années de croissance et de victoire de l'idéologie libérale, le sport et le football symbolisaient toujours plus la concurrence économique, la réussite, le monde des gagnants que Bernard Tapie illustra avant de reprendre en 1987, sur l'invitation de Gaston Defferre, l'Olympique de Marseille.

C'était aussi, semble-t-il, le vœu de Jean-Luc Lagardère, qui désirait faire du Racing un outil promotionnel. De 1984 à 1990, il y investira en pure perte plus de 800 millions de francs, le Racing partageant de 1986 à 1990 le Parc des Princes avec le PSG. Si le club ressuscité risquait de concurrencer le PSG dans la

chasse aux spectateurs, il le devançait déjà dans la chasse aux joueurs, puisque après le titre et la coupe du Monde 1986, Luis Fernandez signa au Racing et devient le footballeur français le mieux payé de l'histoire, avec 700 000 francs mensuel. Les sommes importantes englouties n'empêchèrent pas l'entreprise d'avorter dès 1990. Si la relance du Racing par Jean-Luc Lagardère se soldait un échec, ses difficultés ne signalaient pas moins un certain nombre de carences du PSG, dont le développement semblait, à l'orée des années 90, arrêté.

III- Le Paris-Saint-Germain à l'école des grands d'Europe : réussites et limites (1991-2002)

Le début des années 90 peut être rapproché de celui de la décennie 70. Le thème de la nécessité d'un grand club, ce que ne semblait pas être encore le PSG, revint dans les débats.

C'était le début de l'hégémonie politico-sportive marseillaise, mais aussi le moment où l'intégration de certains clubs européens, dans des stratégies liées au développement de télévisions privées, apparut au grand jour. L'exemple venait, en particulier, d'Italie. Le club du Milan AC avait été repris au début des années 80 par un jeune entrepreneur milanais,

proche du PSI et de Bettino Craxi, qui développa en quelques années un conglomérat tertiaire réunissant chaînes de télévision, comme Canale Cinque, dans le groupe Mediaset, une compagnie d'assurances Mediolanum, des sociétés immobilières, le tout, et j'en oublie, sous la houlette d'un holding intitulé Fininvest. Si la RAI conserva jusqu'au début des années 90, le monopole de la retransmission du football, Berlusconi parvint à l'entamer en organisant, en début de saison, une compétition intitulée Mundialito qui réunissait quelques grands clubs devant les caméras de Canale 5 ou Italia 1. Le PSG y fut invité en 1987.

Le Milan AC était une véritable vitrine pour Berlusconi : il remporta plusieurs coupes d'Europe et, surtout, dans le champ du football incarna les changements qu'avaient introduits ou promus les télévisions privées dans la vie sociale et politique italienne. En effet, pratiquant un jeu d'attaque s'opposant au traditionnel *catenaccio* italien, faisant jouer trois Hollandais, dont deux étaient de couleur, le Milan AC symbolisait l'ouverture, la modernité, la liberté, comme les programmes de Mediaset, malgré leur vulgarité et leur bêtise, soufflaient un vent de liberté, par rapport au ton compassé des trois RAI partagées entre la DC, le PSI et le PCI^{xix}.

WE *are* FOOTBALL

Cultures _ mémoires _ histoire ● *association*

En France, où Berlusconi, en dépit de l'aide présidentielle, avait échoué, une chaîne de télévision liée au groupe Havas, commençait à connaître un succès grandissant : Canal +. Or, la chaîne avait basé pour partie son développement sur la diffusion de matches du championnat de France : au printemps 1991, alors que le PSG stagnait tant sportivement que financièrement, le club devint l'objet de convoitises nouvelles. Berlusconi lui-même proposa de reprendre le club en apurant son déficit de 60 millions de francs et en investissant 150 de plus sur trois ans. Cette menace suscita l'intervention de Canal + en mai. Après négociation, Francis Borelli passa donc la main et le club devint une SAOS, c'est à dire une société anonyme à objet sportif, dont 40 % des parts étaient détenus par la chaîne cryptée.

Il s'agissait en fait, outre de répondre à la menace transalpine qui dépassait largement le champ du football, de relancer l'intérêt du championnat de France afin de stimuler les campagnes d'abonnement à C+. Loin d'être ennemis de B. Tapie, les dirigeants de la chaîne privée furent en réalité ses alliés objectifs. Ainsi, en 1993, lors de l'affaire Valenciennes-Olympique de Marseille que chacun connaît, les dirigeants du PSG refusèrent de remplacer l'OM en Ligue des Champions, alors que les abonnés du Sud-Est

de la France recevaient une lettre spécifiant que Canal avait aidé autant l'OM que le PSG sur le plan financier, voire même davantage ...

On peut dire que sur le plan sportif l'intervention de C+ a été un succès : un titre de champion en 94, une coupe des coupes en 1996. Les succès sont d'ailleurs autant hexagonaux qu'europeens. Pendant cinq années de suite, le PSG est allé au moins jusqu'en demi-finale des trois coupes d'Europe. Il a éliminé des clubs aussi prestigieux que Naples, le Real, Barcelone, Parme, le Bayern de Munich. Il a fourni un spectacle de qualité grâce à des vedettes telles que Valdo, Ginola ou Raï.

Cependant, on peut dire que depuis près de quatre ans, il marque le pas. C'est que le football français, au niveau des clubs, ne cesse de s'affaiblir financièrement face aux grands d'Europe, en particulier, face aux équipes anglaises et espagnoles. Plusieurs facteurs jouent : l'absence de grands investisseurs en France, un régime de charges sociales beaucoup plus favorable à l'étranger, des contrats télévisuels qui permettent au club de toucher au moins une centaine de millions par saison en Angleterre, l'absence d'instance de contrôle de gestion en Espagne qui autorise le Real à se sur-endetter. Les pouvoirs publics sont d'ailleurs réticents à agir dans un sens qui réduirait les inégalités,

WE *are* FOOTBALL

Cultures _ mémoires _ histoire ● *association*

notamment Marie-Georges Buffet qui s'est toujours opposée à l'introduction en bourse des clubs de football.

Le résultat : si en 2000, le chiffre d'affaires atteignait 55 M d'euros^{xx}, soient environ 360 M de francs, il ne plaçait le PSG qu'au 22^{ème} rang en Europe, loin derrière Manchester United ou le Bayern de Munich. Il semble que le club ait, au moins sur le plan financier, atteint un seuil difficile à dépasser. Il a pu s'offrir la vedette brésilienne Ronaldinho parce que celle-ci était, en principe, libre de tout contrat et parce que la FIFA a finalement fixé une indemnité raisonnable pour son transfert dans la capitale. D'ailleurs, pour le jeune prodige brésilien, le passage au PSG qui a réussi à de nombreux Brésiliens, n'est sans doute qu'une stratégie pour s'acclimater aux rigueurs de l'Europe, avant d'intégrer des clubs plus fortunés, mais où la concurrence est plus rude.

De plus, même si le Parc des Princes est géré par une filiale de Canal + et si le Parc des Princes en a fait son antre, c'est la ville de Paris et non le club qui en est l'heureux propriétaire. Il manque également un centre d'entraînement comparable au fameux Milanello du Milan, sorte de prison dorée, dans laquelle chaque joueur du Milan AC a sa chambre, et peut se reposer dans un cadre verdoyant et un peu rutilant, et surtout être

sous surveillance. Toutefois, ce n'est pas le propre du PSG, les installations de Monaco et de Marseille ne sont pas non plus à la hauteur du football de haut niveau.

En fait, outre ses succès sportifs et sans doute à cause d'eux, l'une des plus belles réussites du club est d'avoir fidélisé son public et ses abonnés et ce malgré les déboires sportifs des dernières années, les moyennes d'affluence au Parc des Princes passant de 14 500 au début des années 90 pour atteindre plus de 35 000 cinq ans plus tard, et même 40 000 personnes aujourd'hui.

Cette croissance du nombre de spectateurs raison a pu poser la question d'un éventuel transfert au Stade de France mais, outre des raisons économiques tenant à l'actionnaire principal et aux subventions de la mairie de Paris, se joue ici une question fondamentale pour un club de football. L'entretien d'une tradition inventée, vieille de 30 ans, exige l'existence d'un lieu de mémoire mais aussi de conquêtes à venir, le Parc des Princes. C'est par cet ancrage dans un territoire urbain bien identifié qu'a pu s'élargir le groupe des supporters fidèles et indéfectibles du PSG. Si les rapports entre la direction du club et les supporters des tribunes Boulogne comme Auteuil ont permis de penser que les dirigeants avaient pu entretenir des relations ambiguës avec les plus violents d'entre eux,

WE *are* FOOTBALL

Cultures _ mémoires _ histoire ● *association*

leur présence est nécessaire pour la pérennité même du club. En effet, le spectacle du stade depuis 30 ans, n'est plus seulement ce qui se passe sur la pelouse. C'est aussi la chorégraphie, comme l'appelle les Italiens, dans les tribunes. Chœurs, couleurs, mouvements, inscriptions, même s'ils prétendent exprimer une identité spécifique et ne font que reprendre des stéréotypes inventés en Italie et en Angleterre, comme le remarque l'ethnologue Christian Bromberger^{xxi}, sont des ingrédients essentiels du spectacle footballistique et de la recherche de l'émotion propre aux sociétés modernes et policées, cette « *quest for excitement* » qu'a identifiée Norbert Elias^{xxii}.

Le PSG a donc atteint un certain équilibre en fidélisant son public composé à 90 % d'hommes dont 30% d'étudiants et d'employés appartenant majoritairement au secteur tertiaire. En fait, comme le remarque Patrick Mignon^{xxiii}, ces spectateurs sont devenus des supporters : le temps de l'exode rural, de la montée provisoire à Paris est révolu. Désormais, la population s'enracine dans la banlieue parisienne. Si l'on ne se reconnaît pas forcément dans la ville de Saint-Germain-en Laye, on se retrouve au moins dans une identité francilienne, que devaient incarner des joueurs comme Luccin ou Anelka. Peut-on pour autant avancer que les

supporters forment désormais une forme particulière de communauté imaginée, pour reprendre l'expression de Benedict Anderson^{xxiv}, une communauté s'inventant une histoire, une culture voire presque une langue propre, par ses chants et ses slogans ? Il est peut-être encore trop tôt pour le dire, mais le club semble, en tout cas, à l'abri des désaffections périodiques dont il souffrait jusqu'au début des années 90.

Conclusion

L'histoire du Paris Saint-Germain illustre bien les paradoxes de l'histoire du football professionnel parisien : répondre à une demande certaine de la part d'un public friand de sport-spectacle, en peinant à trouver les soutiens économiques et identitaires nécessaires à son développement. Cet obstacle semble être franchi depuis une dizaine d'années et le PSG peut désormais se construire autour d'une « tradition inventée » et des bases financières plus affirmées du fait de l'évolution économique du football en France.

Au-delà de cette évocation rapide de cette aventure humaine, on peut être certain que cette construction réussie d'une tradition inventée en moins de trente ans, la fidélisation d'un large public, les interventions des

WE *are* FOOTBALL

Cultures _ mémoires _ histoire ● *association*

pouvoirs politique et économique
constitueront un beau sujet pour les
chercheurs à venir qui pourront, avec un œil

neuf et un recul suffisant, aborder cet objet
d'histoire culturelle sociale et urbaine ou, si
l'on préfère, d'histoire tout simplement.

ⁱ Jean-Jules Jusserand, *Les sports et jeux d'exercice dans l'ancienne France*, Paris, Plon, 1901.

ⁱⁱ En particulier, Alfred Wahl, *Les archives du football*, Paris, Gallimard-Julliard, 1989 et avec Pierre Lanfranchi, *Les footballeurs professionnels des années trente à nos jours*, Paris, Hachette, collection « La vie quotidienne », 1995.

ⁱⁱⁱ Patrick Mignon, *La passion du football*, Paris, Odile Jacob, 1998.

^{iv} Thierry Berthou, *Histoire du Paris Saint-Germain Football-Club (1904-1998)*, Paris, Pages de Foot, 1998.

^v www.psg.fr

^{vi} Eric Hobsbawm et Terence Granger (dir.), *The invented tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, nouvelle édition.

^{vii} Le club stéphanois l'avait emporté 2 à 0 au match aller.

^{viii} *Rapport à Monsieur le Secrétaire d'Etat auprès du Premier Ministre, chargé de la Jeunesse, des Sports et des Loisirs sur certaines difficultés actuelles du football français*, établi par Monsieur Philippe Seguin Auditeur à la Cour des Comptes, 12 février 1973. Ce rapport est conservé dans les archives de la Fédération Française de Football à Paris et celle de la Fédération Internationale de Football Association à Zürich.

^{ix} *Ibid.* p. 68.

^x Dans le sens d'une modernisation de la gestion sportive visant à favoriser une élite nationale.

^{xi} Sur le Racing, voir l'ouvrage de Bernard Morlino, *Les Défis du Racing*, Lyon, La Manufacture, 1986.

^{xii} La palme du plus grand nombre de clubs de haut niveau revient sans contexte à Londres, ville qui compte une dizaine de clubs professionnels parmi lesquels West Ham, Asenal, Tottenham ou Chelsea et les moins connus Chrystal Palace et Queen's Park Rangers.

^{xiii} Charles Korr, «Angleterre: le "foot", l'ouvrier et le bourgeois », *L'Histoire*, n. 38, octobre 1981, p. 44-54.

^{xiv} Rappelons qu'après avoir évolué de nombreuses années en seconde division, le Red Star est aujourd'hui relégué en CFA2, le cinquième niveau national.

^{xv} Les Matra-Simca ont remporté trois fois de suite les 24 H du Mans en 1972, 1973 et 1974.

^{xvi} Selon la demande d'affiliation datée du 28-08-1962, la Fédération algérienne aurait compté alors 27 000 joueurs et 254 clubs répartis dans trois ligues (Alger, Sud-Algérien, Oranie). Archives FIFA, série Correspondence with national associations, Algeria, 1962-1983.

^{xvii} T. Berthou, *Histoire du Paris...*, *op. cit.*, p. 9.

^{xviii} Patrick Mignon, *La passion du football*, Paris, Odile Jacob, 1998.

^{xix} Paul Dietschy, «De Mussolini à Berlusconi: la dictature du calcio», *Le Quotidien de Paris*, 7 juin 1993, p. 15.

^{xx} Chiffres fournis par le site minitel Euridile.

^{xxi} Christian Bromberger, *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, 1995.

^{xxii} Norbert Elias et Eric Dunning, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Presses-Pocket, Agora, 1998.

^{xxiii} Patrick Mignon, «Un grand club populaire au Stade de France. Que représente une équipe de football ? », dans Henri Héral et Patrick Mignon, *Football. Jeu et société, Les cahiers de l'INSEP*, n. 25, année 1999, p. 343-369.

^{xxiv} Benedict Anderson, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 1996.